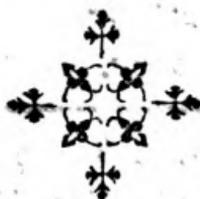


LE
MARECHAL
FERRANT,
OPERA COMIQUE;
EN UN ACTE;

Mélé d'Ariettes.

Par Mr. QUETANT.

Représenté au Théâtre de la Cour, à Copenhague, par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Février 1767.



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M DCC LXVII.

Avec Permission du ROI.



ACTEURS.

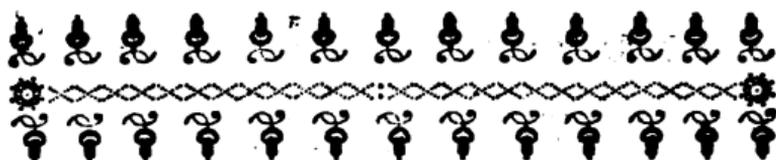
- MARCEL, *Maréchal ferrant.* Mr. DINEZI.
- CLAUDINE, *sa sœur.* Mlle. LECLERC.
- JEANNETTE, *sa fille, amoureuse de Colin,* Mad. la BLACHE.
- COLIN, *veveu de la Bride, Paysan, Amant de Jeannette.* Mr. VEILLAS.
- EUSTACHE, } *Pay- sans grossiers,* Mr. DELATOUR.
- BASTIEN, }
 LA BRIDE, *Cocher du Château, Amoureux de Claudine.* Mr. MARSY.
 Mr. CASIMIR.

La Scene est dans la Boutique de Marcel. La durée de l'action est de trois heures, & son commencement vers les cinq heures du soir en Automne.

Le sujet est tiré du Décameron de Boccace.

Le Théâtre représente une Boutique de Maréchal, une Forge sur le devant, & un peu plus loin du côté opposé une cave environnée d'une barrière.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra comique, de la foire de St. Laurent, à Paris, le 22 Aoust 1761.



L E
MARECHAL FERRANT,
OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

MARCEL *dans sa boutique, travaillant à sa forge, & battant alternativement sur l'enclume.*

ARIETTE.

CHANTANT à pleine gorge
Dès que je vois le jour,
J'écarte de ma forge
Le sommeil & l'amour ;
Tout en train
Dès le matin,
Sans chagrin
J'ons courage.
Tôt, tôt, tôt, tôt,
Quand il est chaud,
Je bats l'fer ;
Feu d'enfer,
Je bats l'fer :
Grand tapage.

A 2

Un

Un petit couplet
Graisse le soufflet,
ça donne cœur à l'ouvrage.

En battant,
Patatant ;
En soufflant,
Grand tapage.
J'ons courage ;

Car le bien ne vient point en dormant.

* * *

Cinq heures sont sonnées, la nuit viendra
bientôt. Faut que j'aïlle porter mon Mémoire
au Château, & que je m'habille. (*Il appelle.*)
Claudine, Jeannette, Claudine. Je gagerois
qu'elles sont encore en querelle.

S C E N E II.

CLAUDINE *entrant précipitamment*
avec JEANNETTE.

T R I O.

C L A U D I N E.

Oui, oui, je le dirai.

J E A N N E T T E.

Ma tante.

C L A U D I N E.

J'empêcherai

Qu'une petite étourdie
A sa tête se marie.

MAR-

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix là.

ENSEMBLE.

CLAUDINE.

JEANNETTE.

MARCEL.

} C'est moi qu'on écouterà.
Les bavardes que voilà!

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix là,

Ma cravate.

CLAUDINE.

L'insolente!

MARCEL.

Mes bouts d'manches.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

CLAUDINE.

C'est Jeannette.

} à deux.

A 3

MAR-

MARCEL.

Morbleu, ça m'impatiente.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. } Je veux vous conter cela.
JEANNETTE. } La méchante que voilà !
MARCEL. } Les bavardes que voilà !

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches,
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

C'est Jeannette.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

MARCEL.

Ma cravate.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. C'est Jeannette.

JEANNETTE. C'est ma tante.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Sur mon ame, on m'entendra.

JEANNETTE. C'est moi qu'on écoutera.

MARCEL. Les bavardes que voilà !

CLAUDINE *précipitamment & marqué.*

Jeannette,

En cachette,

Coquette

Parfaite,

A l'ar-

A l'ardeur
D'un trompeur,
D'un fripon,
Répond.

MARCEL.

Bon :
Claudine
Mutine,
Bavarde,
Criarde,
M'étourdit,
M'assourdit
Par son bruit
Maudit.

JEANNETTE.

Oui, ma tante
Prudente
Expire,
Soupire
Pour l'objet
Qui seroit
Mon fait.

MARCEL.

Paix, qu'on se taife.

CLAUDINE.

L'insolente !

MARCEL.

Qu'on se taife.

A 4

JEAN-

J E A N N E T T E.

C'est ma tante.

M A R C E L.

Paix là, ventrebleu, paix là.

E N S E M B L E.

CLAUDINE. Non, je n'en démordrai pas.

JEANNETTE. Je ne vous céderai pas.

MARCEL. Quel vacarme ! quel fracas !

Silence, morbleu, silence ; ces femmes-là sont plus têtues que des mules de meûnier. C'est donc pour des Amoureux qu'on fait tout ce bruit-là ?

C L A U D I N E.

A I R : *Cabin, caba.*

Oui, votre fille,
Contre mon sentiment,
Et sans votre agrément,
A sçu faire un Amant :
Du feu le plus ardent
Pour lui son cœur petille.

C'est Colin ;
Un Fermier voisin
Est, dit-on, son pere.
Voilà le mystere :
Cela vous regarde,
Prenez-y bien garde.

Le drôle est fin ; pensez-y bien,
Car je ne vous répons de rien.

MAR-

MARCEL.

Quel diable est-ce que ce Colin ? J'en entens toujours parler , & je ne l'ai jamais vu.

JEANNETTE.

Ah ! mon pere, il est tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu ! vous souffrez qu'une morveuse à dix-huit ans ait déjà des Amoureux ?

MARCEL.

Vous en avez bien , vous qui êtes veuve , & qui avez presque mon âge. (*à Jeannette.*) Tu ferois donc bien aise d'être mariée , Jeannette ?

JEANNETTE.

Oui , mon pere. (*à part.*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE.

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu Monsieur la Bride, le Cocher du Château ?

JEANNETTE.

Oui vraiment, je l'ai vu ; il étoit cet été l'amoureux de ma tante. (*à part.*) C'est justement l'oncle de Colin.

CLAUDINE.

J'étouffe.

A 5

MAR-

MARCEL.

C'est à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon pere ?

MARCEL.

Pardi, à Monsieur de la Bride. Est-ce que je parle Hébreu ?

JEANNETTE.

Ah, comme j'avois pris le change !

CLAUDINE.

Je respire.

MARCEL.

Eh bien, tu ne dis rien, Jeannette ?

JEANNETTE.

AIR. *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penses-tu, ma chere ?

Tout à l'heure à m'en supplier

Je t'ai vu la premiere.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier,

N'y pensons plus, mon pere.

MARCEL.

Est-ce la peur d'aller sur les brisées de ta tante ?

CLAU-

CLAUDINE.

Oh, qu'à cela ne tienne.

AIR : *Sans compliment.*

Je ne fais pas, quoi que l'on dise,
Si méchante que l'on me fait :
De bon cœur je vous autorise
Sans regarder mon intérêt.
Je songeois à Monsieur la Bride ;
Mais puisque ce parti lui plaît,
A le céder je me décide.
Que Jeannette en use à présent
Sans compliment.

MARCEL.

Eh bien, voilà parler , cela : je suis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons, Jeannette, de la joie. Claudine, la clef du coffre : que j'aïlle me faire brave. Vous m'avertirez quand le compere la Bride sera arrivé. Que j'ai de plaisir à vous voir bonnes amies ! Vive un homme de tête pour mettre la paix dans un ménage. *(Il sort.)*

SCENE III.

JEANNETTE, CLAUDINE.

JEANNETTE *à part.*

Ma tante est cause de tout le mal qui m'arrive ; mais j'en aurai vengeance,

CLAU-

C L A U D I N E.

Que marmottez-vous là, petite fotte? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conseille vraiment : allons, levez la tête, Madame la Bride.

J E A N N E T T E *impatentée.*

Je ne porterai jamais ce nom-là.

C L A U D I N E.

Vous le porterez, je vous assure.

J E A N N E T T E.

Jamais.

C L A U D I N E.

Dès aujourd'hui.

J E A N N E T T E.

Non.

C L A U D I N E.

Si.

J E A N N E T T E.

Je n'y consentirai pas.

C L A U D I N E.

Vous y consentirez, ou bien ... Ne raisonnez pas; car, vois-tu ... Jeannette ... ne me mets pas en colere, ne m'obstinez pas davantage.

A R I E T T E.

Je suis douce, je suis bonne :
Mais jarni, lorsque j'ordonne,
Que personne ne raisonne;
Car l'on me diroit pour quoi,
On auroit affaire à moi.

Je

Je n'ai point l'ame jalouse ;
 Mais je veux avoir Colin.
 Sotte, s'il faut qu'il t'épouse,
 Je l'étrangle de ma main.

JEANNETTE.

Nous verrons.

SCENE IV.

CLAUDINE, JEANNETTE,
 LA BRIDE.

CLAUDINE.

J'apperçois Monsieur de la Bride, votre Epoux
 futur.

LA BRIDE.

Votre serviteur, Dame Claudine.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Toujours cette œillade fine,
 Cet abord leste & fringant.

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badins,
 Toujours aimable & galant.

LA BRIDE.

Si jamais l'amour propice
 Chez vous daigne m'enrôler,
 Mon cœur à votre service
 Ne demande qu'à rouler.

CLAU-

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon Cocher pour une si médiocre voiture.

LA BRIDE.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Friponne , à badiner les gens
Vous vous plaisez sans cesse.

CLAUDINE.

En bonne foi , ces complimens
Iroient mieux à ma niece.

LA BRIDE.

Jeannette avec tant de beauté
Aura quelque amant plus aimable,
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monsieur , sans vanité,
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'est-ce que vous dites donc, petite insolente ? Excusez , M. de la Bride, ça ne sçait pas vivre. Allez avertir votre père que Monsieur est ici.

JEANNETTE.

J'y vais, & je me servirai de l'occasion pour faire sçavoir à Colin tout ce qui se passe. Que je hais ce Monsieur de la Bride ! il a l'air aussi méchant que ma tante.

CLAUDINE.

Obeissez-vous ?

SCENE

SCENE V.

LA BRIDE, CLAUDINE.

LA BRIDE.

Je me souviendrai long-temps de vous , Dame
 Claudine : ma foi, si vous aviez voulu.

CLAUDINE.

Hé bien.

AIR : *Mais, oui da, je sens cela, &c.*

Sans regret

Oui , j'aurois fait.

Le faut

Qu'on fait toujours trop tôt.

Pourriez-vous

Prendre un époux

Plus gai , plus doux,

Plus vif , & moins jaloux ?

Si quelqu'un

N'est point importun,

C'est bien moi :

Car dans mon emploi,

Au point du jour,

Plus d'amour ;

On s'empresse,

Et l'on laisse,

Sa femme la maîtresse.

Sans regret, &c.

CLAUDINE.

Taisez-vous, Badin, voici mon frere.

SCENE

S C E N E VI.
LES ACTEURS PRECEDENS
ET MARCEL.

M A R C E L.

C'est donc vous, Monsieur de la Bride ?

L A B R I D E.

Bon jour, compere Marcel : comment cela va-t-il !

M A R C E L.

Comme les affaires, tantôt bien, tantôt mal.

L A B R I D E.

Je viens arrêter votre Mémoire : avez-vous mis les Articles en ordre ?

M A R C E L.

Les Articles sont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paye un Commis pour me tenir mes Livres ? Cela est bon chez les Financiers.

A I R : *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaise,

Penché sur le dos d'une chaise,

Attendre l'heure du repas

En s'entretenant de fadaise,

Et mettant aux dépens d'un bras

Tout un lâche corps à son aise.

Pour moi, je me fers de mes deux bras, je m'en porte mieux : le travail est un Marchand qui

qui tient magasin de fanté, & qui ne trompe jamais ses chalans.

LA BRIDE.

Sur-tout quand ils le satisfont aussi exactement que vous. Mais si nous buvions un coup par là-dessus.

MARCEL.

Volontiers, la réflexion est bonne; j'oubliois le principal. Claudine, allez nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, & rincez des verres.

LA BRIDE.

AIR : *Amis, sans regretter Paris, &c.*

Eh ! mais buvons de celui-ci.

MARCEL le retenant avec précipitation.,

Laissez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poison ?

MARCEL.

Nenni.

Mais craignez-en l'usage.

* * *

C'est un breuvage qui a la vertu de suffoquer sur le champ comme le plus subtil poison, & d'assoupir pendant une demi-heure. Je l'ai composé pour un homme à qui je dois, sauf votre respect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

B

LA

LA BRIDE.

Cela est donc bien dangereux.

MARCEL.

Tout le mal que cela cause, est de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter ?

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de médecine ?

MARCEL.

Toujours, & si vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi ; je me fais fort de vous expédier aussi habilement qu'aucun Docteur de la Faculté.

LA BRIDE.

Grand'merci.

MARCEL.

ARIETTE.

Oui , je suis
Expert en médecine ;
Et ce n'est pas la mine
Qui fait l'homme de prix.

*Pendant ce temps les femmes
vont & viennent, apportant
des verres & du vin.*

Ayez l'air
Maigre & blême
Comme un Clerc

Sur

Sur la fin du Carême ;
 Soyez trainant,
 Foible, souffrant,
 Et languissant :
 Je ferai mon affaire
 De vous rendre, compere,
 Dispos & bien portant.
 Difant la chansonnette,
 Trinquant, faisant goguette.
 Pour l'Art Médecinal,
 Marcel n'a point d'égal.

Voici du vin. (*aux femmes.*) Allez-vous-en,
 vous autres ; il ne faut pas que les femmes
 soient là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE *bas à Marcel.*
 Vous allez parler du mariage ?

MARCEL *bas.*
 Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE *bas à son pere.*
 Mon pere, ne me donnez pas ce vilain mari-là.

MARCEL.
 Marchez, marchez, petite fille.

(*Jeannette sort.*)

SCENE VII.

MARCEL, LA BRIDE.

LA BRIDE.

Qu'est-ce qu'elle a dit ?

B 2

MAR.

MARCEL.

Rien ; c'est une fantaisie : ces diablettes de femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre Mémoire, & mettez-vous là, je vous dicterai les Articles.

LA BRIDE.

Vous êtes Médecin : comment ! est-ce que vous ne savez pas écrire ?

MARCEL.

Sifait ; mais je ne sçais pas lire. Etes-vous prêt ?

LA BRIDE.

Dictez.

D U O.

MARCEL.

Premierement.

LA BRIDE.

Premierement.

MARCEL.

Buvons.

LA BRIDE.

Bon, j'y suis maintenant.

MARCEL.

Ferré la mule de Madame

Pendant un an.

LA BRIDE.

Pendant un an.

Quatre louis.

LA

LA BRIDE.

C'est trop : vous la ferrez, sur mon ame,
Et diablement.

ENSEMBLE.

MARCEL. C'est tout en conscience.

LA BRIDE. C'est voler d'importance.

MARCEL.

Ecrivez donc.

LA BRIDE.

Ah ! le fripon.

MARCEL.

Point de façon.

LA BRIDE.

Oh ! le larron.

MARCEL.

Traité, soigné pendant deux ans
Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.

Toutes les bêtes de céans.

MARCEL.

Mille francs.

LA BRIDE.

Mille francs ! Sçavez-vous quelle somme
cela fait ?

MARCEL.

Mille francs. Mais buvons.

B 3

LA

LA BRIDE.

Ah, quel homme !

MARCEL.

Allons, à votre santé.

Plus, pour le valet d'écurie,
Ensemble avec le cheval de pie ;
Pour visites & foins

LA BRIDE.

Combien ?

MARCEL.

Rien.

LA BRIDE.

Ah ! c'est bon marché, compere.

MARCEL.

Mais pour médicamens, clystere,
Huile, apozème, & cœtera ;
Douze louis.

LA BRIDE.

Comment, diable ! voilà

Un Mémoire d'Apothicaire.

MARCEL.

A propos de Mémoire,
Nous oublions de boire.

E N S E M B L E .

LA BRIDE. Cela ne passera jamais.

MARCEL. Nous oublions de boire.

MARCEL.

Plus, il m'est redû d'ancien compte.

LA

LA BRIDE.

Encor ? Morbleu , c'est une honte :

Cela ne passera jamais.

MARCEL.

Paix ;

Nous nous arrangerons après.

* * *

Vous faites là des difficultés d'honnête homme, qui vous feroient passer pour un valet de Procureur. Quand on est dans certaine maison faut-il être si scrupuleux ?

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Un Grand doit se laisser voler,

C'est un air qui sent l'opulence :

Ce feroit la deshonorer,

Que d'avoir trop de conscience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocher ; j'aurois peut être été fripon, comme tant d'autres, si j'eusse été dans le cas : mais les profits de l'écurie n'engraissent pas comme ceux de la cuisine & des offices.

MARCEL.

C'est que les mets qu'on y consume, ne s'appêtent pas aux épices. A votre santé, compe-re : j'ai une affaire à vous proposer.

AIR : *Des favoris de la gloire.*

Je vous crois pour moi du zèle.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

B 4

MAR.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
Avoir des attraits ?

LA BRIDE.

Oui da.

MARCEL.

Si bien que sans défiance
On la pourroit proposer.

LA BRIDE.

Morbleu, personne, je pense,
Ne voudroit la refuser.

MARCEL.

Eh bien, M. de la Bride, voilà le parti trouvé. Si vous voulez l'épouser, j'ai quelque argent comptant : celui que je vais recevoir au Château, joint à cela, lui fera une petite dot bien honnête Qu'en dites vous ? ... Cela est-il décidé ?

LA BRIDE.

Vous êtes pressant, compere Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille jolie ?

LA BRIDE.

Cela est vrai, elle me plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh bien, je vous la donne. Quelle reflexion y a-t-il à faire après cela ?

LA

LA BRIDE.

Ma foi, compere, si vous voulez que je vous dise, mon dernier mariage m'a tant rassasié de jeunesse, que j'ai presque juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sottise.

LA BRIDE.

ARIETTE.

Quand pour le grand voyage
Margot plia bagage,
Des cloches du village
J'entendis la leçon,
Din, di, din, don :
Et je promis d'en faire usage.
Console-toi, pauvre mari.
Te voilà bien ; mais restes-y.

Après mainte complainte,
Sur une pinte,
Je fis serment
De fuir tout engagement.
Pour l'homme sage,
Un doux veuvage
Est l'avantage
Le plus charmant.

Quand pour le grand voyage, &c.

MARCEL.

Ces sermens-là sont comme ceux des bu-
veurs qui veulent que le diable les emporte,

B 5

s'ils

s'ils retournent au cabaret : ils manquent tous de parole ; a-t-on jamais vu le diable venir leur en faire des reproches.

LA BRIDE.

Je suis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux ; elle vous en fera plus utile. Jeune cheval à vieux maquignon, gna rien de mieux ; ça forme l'un, & ça exerce l'autre. Jeannette, elle n'ignore de rien ; ça danse, ça chante, ça jase, ça coud, ça tricotte : elle n'aura pas la pareille pour gouverner une maison.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRECEDENS,
JEANNETTE.

MARCEL.

LA voici. Viens, mon enfant ; tu veux un mari, voilà Monsieur de la Bride qui te prend pour femme : fais-lui ton compliment. Elle est interdite. Allons, pour t'encourager, embrasse ton Prétendu.

JEANNETTE.

Mon pere

LA BRIDE *se baisse pour embrasser Jeannette, elle se recule.*

Pourquoi la contraindre ?

MAR.

MARCEL.

Allons, baïse donc, nigaud. Bon. Je suis content de toi, Jeannette ; continue à m'obéir. Je m'en vais au Château ; nous reviendrons dans une heure. Où est Claudine ?

JEANNETTE.

Elle est partie.

MARCEL.

Eh bien, te voilà Maîtresse ; aie bien soin de la maison : tire nous du vin, fais-nous un bon soupé, & je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela ; accoutume-toi au ménage.

SCENE IX.

JEANNETTE *seule.*

LES voilà partis. Si Colin venoit à présent : je l'ai fait avertir. Je suis seule : j'ai tant de choses à lui dire. Il me paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

ARIETTE.

Quand on aime bien,
On souffre sans peine
L'absence, la gêne ;
On chérit sa chaîne :
Le reste n'est rien.
Mon Amant est tendre :
Mon cœur à l'attendre

Sent

Sent des attraits ;

Mais

Mon ame constante

Seroit plus contente

Si je le voyois.

Mais je l'apperçois. Viens donc ; je mourrois d'impatience.

SCENE X.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

Auff-tôt que j'ai été averti, je suis accouru.

AIR. : *Ne v'là-t il pas que j'aime ?*

Pourrois-tu douter un moment

De mon ardeur extrême,

Et de mon tendre empressement

A servir ce que j'aime ?

JEANNETTE.

J'ai bien des nouvelles à t'apprendre.

COLIN.

Et moi bien des craintes à te communiquer.

JEANNETTE.

Tu sçais le malheur qui nous menace ?

COLIN.

Est-il vrai qu'on veut nous défunir ?

JEAN-

JEANNETTE.

Hélas ! oui. En es-tu bien au désespoir !

COLIN.

J'en suis pénétré de chagrin.

JEANNETTE.

C'est ma tante Claudine, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'épouser elle-même. Y consentirois-tu ?

COLIN.

Moi ! plutôt mourir, que d'être à d'autres qu'à ma chère Jeannette. Mais quel est l'époux qu'on te propose ?

JEANNETTE.

C'est Monsieur la Bride, le Cocher du Château.

COLIN.

Mon oncle !

JEANNETTE.

Lui-même. Dame, nous voilà bien embarrassés.

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Ne t'affliges pas, crois-moi ;

Je l'instruirai de ma tendresse.

S'il me sçait aimé de toi ;

Sensible à l'ardeur qui me presse,

Il empêchera le dessein

Qu'on a de me ravir ta main.

JEAN-

J E A N N E T T E.

Mais si tu n'as pas son appui ?

C O L I N.

Nous pouvons compter sur lui.

J E A N N E T T E.

Tout cela ne me rassure pas.

C O L I N.

Pourquoi ces craintes, Jeannette ? On obtient toujours ce qu'on desire bien ardemment.

J E A N N E T T E.

Oui ; mais ce que l'on craint, vient toujours plutôt que ce que l'on souhaite.

C O L I N.

Tes inquiétudes me désespèrent.

J E A N N E T T E.

Et ta sécurité me met hors de moi-même, Tiens, Colin, si tu m'aimois bien, tu serois moins tranquille.

C O L I N.

Peux-tu me faire ce reproche !

A R I E T T E.

Charmant objet de ma ffâme,

Ne doute point de mes feux :

La constance de mon ame

S'entretient dans tes beaux yeux.

Quand je te quitte,

Mon cœur s'agite,

Tout me dépîte ;

Je fens, hélas !

Qu'il

Qu'il faut languir où tu n'es pas.

Dans nos bois,

Quand je vois

Le ramier

S'égayer,

Je dis alors en moi-même :

Il est près de ce qu'il aime.

Que ne puis-je être aujourd'hui

Aussi fortuné que lui !

Charmant objet de ma flâme, &c.

JEANNETTE.

Pourrois-je ne pas t'aimer, quand tu me mon-
tres tant d'ardeur ? Va , l'on a beau me le dé-
fendre.

ARIETTE.

Si l'on dit que je t'adore,

Colin, on a bien raison :

Dût-on m'en blamer encore,

Je ne dirai jamais non.

Qu'une autre puisse te plaire,

Ce fera par ses attraits :

Mais si ta flamme légère

Se fixe à la plus sincère,

Tu ne changeras jamais.

Si l'on dit, &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, & compte sur
mon empressement à me procurer le seul bien....
qui ... m'intéresse.

JEAN-

JEANNETTE.

Qu'as-tu ?

COLIN.

Je me sens altéré : j'ai tant couru pour venir ... Qu'est-ce que c'est que ces bouteilles-là ?

JEANNETTE.

C'est le reste du goûté de ton oncle & de mon pere. Celle-ci est entamée ; prends ce verre.

AIR : *Jeannetton mon cœur, &c.*

Bois ce coup de vin.

COLIN.

Versé de ta main,

Il n'en est point de meilleur.

Pour me, pour me, pour me remettre ;

Il n'en est point de meilleur

Pour me remettre en bonne humeur.

* * *

JEANNETTE.

Comment te trouves-tu ?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-la m'a paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEANNETTE.

C'est ton altération qui en aura été cause.

AIR : *Allons donc, jouez, violons.*

* Mais c'est assez rester ensemble ;

Quelqu'un peut arriver. Je tremble

Qu'on

* Pendant ce temps la-suffocation commence à faire son effet.

Qu'on ne te surprenne au logis :
 Il faut, mon cher, faire retraite.
 Aime moi, compte sur Jeannette,
 Sur l'amour que je t'ai promis.
 Ressoûviens-toi de mes avis.
 Parle à ton oncle, & peins ma flamme.
 Dis que tu veux m'avoir pour femme.
 Dis que nous nous aimons tous deux.
 Dis-lui qu'il couronne nos feux.
 Mais qu'as-tu donc ? Loin de m'entendre,
 Le sommeil paroît te surprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident ?

D'où vient cet assoupissement ?

 COLIN.

Ah ! Jeannette,

JEANNETTE.

Qu'as-tu ? Il chancelle. Réponds-moi donc.

COLIN.

Je me sens suffoquer.

JEANNETTE.

Où trouver du secours ? Je ne puis plus le
 soutenir.

COLIN.

ARIETTE.

Mon cœur s'en va.

Mon œil se trouble,

C

Qu'ai-

Qu'ai-je bu là ?
 Mon mal redouble.
 D'où vient cela ?

Ah !

Mon cœur s'en va.
 Prenons courage.
 Triste destin !
 Maudit breuvage !
 Pauvre Colin !
 Mais quel nuage !
 Le jour s'éteint.

Je meurs, je tombe. *(Il tombe sur*

Quelles douleurs ! *une chaise.)*

Ah ! je succombe.

Ah ! je me meurs. *(Il s'endort.)*

JEANNETTE.

Colin, Colin. J'ai beau l'appeller, il ne me répond point Il est mort je n'en puis plus douter ; ce breuvage l'aura empoisonné. Que vais-je devenir ? Pauvre Jeannette ! Si mon pere vient. J'entens quelqu'un. Où me mettre ? où fuir ? Ce sont deux étrangers ; rassurons-nous : ils pourront peut-être me tirer d'embarras.

SCE-

SCENE XI.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE, COLIN *endormi.*

BASTIEN.

Bon jour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre secours.

EUSTACHE.

Du secours, s'est bien dit : je v'nons pour vous en demander. J'appellerons Eustache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not' âne est à l'agonie.

JEANNETTE à *Bastien.*

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not' âne est mort ?

JEANNETTE.

Eh non, bon homme ; je ne parle point de votre âne.

BASTIEN.

Pargué, j'en parlons, nous.

C 2

EUSTA-

EUSTACHE.

J'voulons consulter le Maréchal.

JEANNETTE.

Un peu de patience.

JEANNETTE à *Eustache*.

Ecoutez moi.

EUSTACHE.

J'nons pas le loisir.

JEANNETTE à *Bastien*.

Un moment.

BASTIEN.

J'nons pas le temps.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non, morgué. Queu cérémonie faut ici pour se faire entendre ! quand ce froit l'anti-chambre d'un Reçevneur des Tailles. Je voulons un conseil ; je paierons bian : faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il est forti, il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne disiais-vous ? J'allons boire bouteille en l'attendant. Vians-t-en, Bastien.

JEANNETTE.

Eh ! Messieurs, vous qui avez l'air si bonnes personnes, si compatissans, pouvez-vous me refuser ce que je vous demande ?

EUSTA-

EUSTACHE.

Qu'est-ce qu'oux d'mandais ?

JEANNETTE.

De me voir débarassée de ce jeune homme. Il est venu pour consulter mon pere : il avoit chaud ; ce breuvage qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'fera rien ; il est p'têtre mort : mais faut attendre. Votre pere sçaura queuq' secret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

JEANNETTE.

Je serois perdue s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer : c'est mon Amant.

BASTIEN.

Diantre , c'est comme ça que vous l's'acmo-
dais ?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras ; portez-le hors de la maison.

EUSTACHE.

Non, morgné. La belle proposition ! On di-
roit que c'est nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il passe peu de monde par ici.

AIR: *Des pendus.*

Notre maison est à l'écart.

C 3

EUSTA-

E U S T A C H E.

C'est courir un trop grand hazard.
 Morgué, vous êtes jeune fille
 Bian attrayante, & bien gentille ;
 Mais je ne fomm' pas curieux
 D'être pendus pour vos beaux yeux.

J E A N N E T T E.

Ecoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expose point. Cachez-le pour le présent dans notre cave jusqu'à la nuit. Il commence à faire obscur : vous viendrez par la porte de derrière, & vous l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

E U S T A C H E.

Quatre bouteilles ? Bastien, ne te sens-tu pas l'ame émue ?

B A S T I E N.

Oui morgué, ces quatre bouteilles-là m'ont attendri le cœur.

E U S T A C H E.

Allons, aide-moi à l'emporter jusqu'à cette cave. à *Jeannette*, quatre bouteilles au moins.

J E A N N E T T E.

Je vous les promets, comptez sur ma parole.

AIR : *Des Pèlerins de S. Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes.

Dans mon malheur,

Il faut dévorer mes alarmes

Et ma douleur.

Con.

Contrainte à cacher mes sanglots,
 Triste, incertaine,
 Je n'ose ni pleurer mes maux,
 Ni gémir dans ma peine.

Les Paysans reviennent.

E U S T A C H E.

V'là qu'est fait.

B A S T I E N,

Mais le Médecin, quand le verrons-nous ?

J E A N N E T T E.

Voilà ma tante qui vient : elle vous satisfera
 comme mon pere ; mais ne lui dites rien de ce
 qui s'est passé.

E U S T A C H E.

Ne craignez rien.

S C E N E X I I.

LES PRECEDENS, CLAUDINE.

C L A U D I N E.

Que veulent ces gens-là ?

J E A N N E T T E.

Ils viennent pour demander un avis à mon
 pere : je leur ai dit de vous consulter. *(elle sort)*.

C L A U D I N E.

De quoi s'agit-il.

C 4

TRIO.

T R I O.

<i>Claudine,</i>	<i>Bastien.</i>	<i>Eustache.</i>
Que voulez-vous ?		C'est que ...
Il est sorti.	M. le Maréchal.	
Tantôt il reviendra ;	C'est que, sauf votre respect, notre âne a beaucoup de mal.	C'est que ma cavale est boiteuse.
Vous lui direz cela.	Il ne boi plus.	Elle a la jambe douloureuse.
Finissez.	Quand on le mène	se.
Vous m'étondifiez.	A la fontaine,	
(<i>le contrefaisant.</i>)	Au lieu de boire,	Elle va clopinant ;
Hi, han ! hi, han !	Il ne fait que braire.	Clopin, clopinant ;
Clopin, clopinant ;	Hi ! hi ! han !	Que faut-il faire ?
Vous me rompez la tête.	Que faut-il lui faire ?	Hi han ! hi han ! hi han !
Eh ! revenez tantôt.	La pauvre bête !	Elle va-clopinant, &c.
	Il y sera tantôt.	La pauvre bête !
	Nous reviendrons tantôt.	Nous reviendrons tantôt.

T O U S.

A tantôt, à tantôt.

On pourroit mettre cette Pièce en deux Actes,
& terminer ici le premier.

SCENE

SCENE XIII.

JEANNETTE. *seule.*

LES voilà partis, je reste abandonnée à la plus cruelle agitation. Mon pere, ma tante, tout m'effraye, tout m'afflige : je ne serai pas tranquille que Colin ne soit hors d'ici ; hélas ! faut-il être réduite à faire des souhaits si differens de ceux que je faisois ?

ARIETTE.

J'ai perdu tout ce que j'aime :
 Rien ne me fera plus cher,
 Mais que ferai-je moi-même,
 Si Colin est découvert ?
 Du trouble qui m'inquiète,
 Quelqu'un aura-t-il pitié ?
 Pour cette pauvre Jeannette
 Aura-t on quelque amitié ?
 N'est-il point une retraite
 Qui puisse cacher Jeannette ?
 De cette pauvre Jeannette
 Aura-t-on quelque pitié ?

**

J'apperçois mon pere, tâchons de lui cacher
 ma tristesse.

C 5

SCENE

SCENE XIV.
LA BRIDE, MARCEL.

D U O.

MARCEL.

Le bon vin est l'ame de la vie,
Au château que ne suis-je toujours !
Bons morceaux, & bonne compagnie,
Je voudrois passer ainsi mes jours.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. Qu'en dites-vous, Compere ?

MARCEL. Je suis ravi, Compere.

LA BRIDE.

Bon vin & bonne chere
Sont beaux & bons vraiment ;
A deux. Mais ma foi, vive l'argent.

MARCEL.

Chez vous avec la joie,
On a de la monnoie ;
Avec les politesses,
On donne des espèces ;
Ailleurs on fait des compliments,
Et l'on ne paye point les gens ;
C'est la mode chez bien des grands.

A deux.

A deux.

Mais au château; Compere,
C'est une autre manière ;
On est payé, puis bien traité.

A deux. } LA BRIDE. Le Daron vous a con-
tenté?
MARCEL. Du Daron je suis en-
chanté.

A deux

Buvons à sa santé.

LA BRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'est vrai, j'suis honnête homme:
Du Daron je suis enchanté.

A deux.

Buvons à sa santé.

Claudine, ah ! te voilà ? Jeannette, va dire
à ta tante qu'elle nous envoie de la lumière &
une petite bouteille de cet affaire.

LA BRIDE.

Et donnez - lui un petit baiser de ma part.
Morbleu, pere Marcel, Dame Claudine est bien
aimable: quand j'y pense, cela me met en
bonne humeur, je danserois volontiers. Gai,
allons gai.

*Il prend la main de Marcel
comme pour le faire danser.*

MAR-

M A R C E L.

Je crois que vous êtes un peu gris, Compere
la Bride.

L A B R I D E.

Moi je suis de sang froid assurément.

M A R C E L.

Est ce que vous avez oublié que vous êtes
mon Gendre ? Voudriez-vous aussi devenir mon
beaufrere tout en même temps ? Cela ne se peut
pas, Compere : faut d'la raison à tout.

L A B R I D E.

C'est jusse.

M A R C E L.

Etre gris pour avoir bu votre part de deux
bouteilles, c'est une honte; vous n'avez pas
une tête de Cocher, c'est une tête de linotte.

L A B R I D E.

Qu'appellez-vous ? Linotte toi-même, enten-
dez-vous ? Apprenez que parmi tous les Co-
chers qui montent sur le siege, Cocher de Fia-
cre, Cocher de Cour, Cocher de Palais, Cocher
de maison, Cocher de remise, Cocher de place,
il n'y a pas un Cocher qui me le puisse disputer.

A R I E T T E.

Brillant dans mon emploi,

Tantôt doux & traitable,

Le plaisir marche avec moi.

Tantôt d'un train de Diable,

Je

Je guide sous ma loi
 Le tintamare & l'effroi.
 Si je mene une Duchesse,
 Une petite Maîtresse,
 Je touche avec gentillesse,
 On me prendroit pour l'Amour.
 Mais avec un petit-Maitre,
 Je pars comme le salpêtre :
 Avant de me voir paroître,
 On s'épouvante, on court :
 Au milieu d'une bagarre,
 A m'entendre crier gare,
 Un Sonneur deviendrait sourd.

Donnez-moi quelque tendron à mener ; vous
verrez.

MARCEL.

Vous faites bien claquer votre fouet, Com-
pere : je ne fais pas

SCENE XV.

LES PRECEDENS ET
CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que demandez-vous encore ? vous avez bû
toute la journée. N'êtes-vous pas content,
voulez-vous passer la nuit ?

MAR-

MARCEL.

Allons, ma petite sœur, un verre de ratafia ; rien que cela.

LA BRIDE.

Que vous êtes aimable, Dame Claudine ! J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiser de ma part ; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commission, je la ferai moi-même.

CLAUDINE.

AIR : *De la pierre fitoise.*

Eh ! non, non ; voyez comme il y va.

LA BRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous blessera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large ... mais vraiment, Ne faites donc pas le méchant.

Tant.

Eh ! où avez-vous pris cette gaïeté-là ? Peste ! vous voilà bien éveillée pour n'avoir dormi qu'une heure.

LA BRIDE.

Morbleu, Dame Claudine, ma timidité a tenu jusqu'ici mon amour au trot, votre résistance le met

met au galop & je ne répondrais pas qu'il ne prit le mors aux dents, voyez-vous. (*Il veut toujours l'embrasser.*)

CLAUDINE.

Eh bien ! sçavez-vous que je me fâcherai, à la fin ?

MARCEL.

Bride en main, M. de la Bride, bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vû si gaillard.

MARCEL.

Compere, vous faites le jeune homme à votre âge ! Quel diable ! soyez donc sage.

CLAUDINE à part.

En honneur je l'aime de cette humeur-là. (*haut-*) Marcel, il est tard, retenez le Compere à souper.

MARCEL.

Ma foi, je suis bien aise que vous l'en priez, ça m'en évite la peine, & ça m'fait plaisir. Oui, soupez avec nous, Compere: nous parlerons du mariage, allons un instant au jardin. Pendant ce temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'est morbleu la première fois que je la vois prévenante.

LA BRIDE.

Adieu, belle ingrante.

CLAU-

CLAUDINE.

Au revoir M. de la Bride.

MARCEL.

Allons donc, vous avez le vin diablement amoureux.

SCÈNE XVI.

CLAUDINE *seule.*

PAR ma foi cet homme-là me plaît ; je croyois que Colin seul pouvoit me toucher le cœur, & voilà l'oncle qui avec des années de plus & des charmes de moins lui enleve ce droit là : je ne m'étonne plus si l'on voit aujourd' hui tant de magots préférés à de jolis Seigneurs.

ARIETTE.

Il n'est chere que d'appétit :

Quand un homme nous amuse,
Qu'il soit rustre, qu'il soit buse,
Sa présence fert d'excuse.

Quand l'Amant plait, tout est dit :
Le plus simple nous séduit.

Soyez belle, foyez laide,
L'Amour parle, le cœur cède.

Quand l'Amant plait, tout est dit.

Il n'est chere que d'appétit.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le convert,

SCENE

SCENE XVII.

COLIN *réveillé hausse tout doucement la trappe de la cave en tâtant tout autour de lui à mesure qu'il en sort.*

RESITATIF *obligé.*

Où suis-je ? on ne fait plus de bruit.
 Dans ce lieu souterrain qui peut m'avoir conduit ?
 C'est une cave ... en voici la barrière :
 J'en tiens la trappe ... Hem .. plaît-il ? Ce n'est rien.

Sortons d'ici : mais comment faire ?
 Mon esprit agité ne m'offre aucun moyen.
 Si je parle ... si je m'écrie,
 Les hommes, les mâtins vont tomber sur mon dos.

Si je me tais, je passerai ma vie
 Dans le plus obscur des caveaux,
 Et par ma foi je n'en ai point envie.

ARIETTE.

C'est en vain que je tâtonne,
 Par-tout la nuit m'environne :
 Je m'égare, je frissonne.
 Où vais-je ? où dois-je courir ?
 Quel embarras ! quelle peine !
 Je crains qu'on ne me surprenne,
 La peur retient mon haleine !
 Que faudra-t-il devenir ?

D

SCE-

S C E N E X V I I I .

COLIN , CLAUDINE *avec des plats,
des serviettes, &c.*

COLIN.

ON ouvre, eh mais ! c'est Claudine, je suis encore chez Marcel.

CLAUDINE.

Débarraçons-nous de cet attirail. J'ai tout le temps de me préparer; nos hommes sont échauffés dans la conversation, & fort éloignés de la maison; allons toujours tirer du vin. (*Elle apperçoit Colin, s'écrie & s'enfuit en criant :* Au meurtre, au voleur.

S C E N E X I X .

COLIN *seul.*

NE me voilà pas mal, elle ne m'a pas reconnu, & pour comble de bonheur elle a tiré la porte, & m'a laissé sans lumière. Au moins je sçais où je suis. Claudine va tout mettre en alarme. Marcel qui ne me connoît point, en pourroit agir grossièrement avec moi: tâchons de retrouver ma cave; m'y voici, rentrons-y craint; d'accident, je trouverai peut-être quelque

que autre occasion pour me sauver. Ecoutons, j'entens encore du monde, on parle doucement, fermons la trappe sur moi.

S C E N E X X.

JEANNETTE *conduisant* EUSTACHE.

JEANNETTE.

Vous êtes homme de parole. Avançons sans faire du bruit ; mon pere se promene dans le voisinage : j'ai vu ma tante aller de ce côté-là ; dépêchez-vous, & n'ayez point peur.

EUSTACHE.

Moi, peur ? vous avez bien trouvé vot'homme, je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué être Soldat, tel que vous me voyais.

JEANNETTE.

Avançons, hélas ! je vais voir mon amant pour la dernière fois.

COLIN *sortant précipitamment.*

Non, ma chere Jeannette.

JEANNETTE *laisse tomber le chandelier, & s'enfuit.*

Je suis morte : son esprit revient.

EUSTACHE.

Son esprit ! Je n'en puis plus.

D 2

CO-

COLIN.

Jeannette, Jeannette : je crois qu'ils sont foux.

EUSTACHE *tremblant.*

Etes-vous là ? ... Personne ne répond : elle m'a laissé seul, l'esprit va me mettre en piéces.

ARIETTE.

O mort ! qui que tu sois, passe.

Ah ! je te demande grace :

Ah ! ne me tors pas le cou.

Je tremble comme la feuille.

Je meurs s'il faut qu'il m'accueille.

Je vais, & je ne fais où.

Ah ! ah ! Monsieur le mort, grace.

Je frémis, mon sang se glace.

Ne hâtez pas mon trépas :

Hélas ! ne m'étranglez pas.

(Ils font tous les deux le tour du Théâtre par un côté opposé, en se tournant le dos l'un à l'autre : & quand ils sont arrivés à l'autre bout, ils se heurtent. Colin se retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Eustache.)

Je crois voir de la lumière au travers de la porte : si l'on venoit me délivrer.

SCE-

SCENE XXI.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN.

MARCEL.

AIR : *R'lan tan plan, &c.*

Voyons ce qui trouble leurs ames,
 Qui, Diable! ici viendrait le soir?
 Ce font des songes de nos femmes;
 Mais après tout nous allons voir,
 S'il faut que pour chercher aubeine,
 Quelque larron y soit vraiment,
 Je vous l'équipe pour sa peine.

Et r'lan tan plan,
 Tambour battant.

EUSTACHE.

Je suis perdu.

MARCEL.

Que vois-je? C'est un homme. Elles ont
 raison. M'en irai-je? Resterai-je? Quel em-
 barras! montrons de la fermeté: bas les armes,
 coquin.

EUSTACHE.

AIR : *Allez chercher de l'esprit, &c.*

Laissez, laissez-moi partir,
 Bon homme, bon homme.
 Laissez, laissez-moi partir.

D 3

MARCEL

M A R C E L.

Il tremble : courage ; non, point de grace ;
que cherches-tu ici ?

Fripon,
Répond.

E U S T A C H E.

Ah, que faire !

M A R C E L.

Parle , dis quel est ton nom,
Ton pere,
Ta mere,
Et toute ta postérité.

E U S T A C H E.

Grace.

M A R C E L.

Parle, où je t'assomme.

E U S T A C H E.

Ne m'assommez point, bon homme,
Ayez de la charité.

M A R C E L.

Non, je veux te faire pendre,
Et t'assommer par charité.

E U S T A C H E *se jettant à genoux.*

Par pitié daignez m'entendre.

C O L I N *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

M A R.

MARCEL *épouvanté.*

Ah je meurs ! c'est fait de moi :
Ils font une compagnie.

EUSTACHE.

C'est le mort, je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Eh ! Messieurs, je vous en prie,
Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'est fait, c'est fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Epargnez-moi vos reproches.

MARCEL, EUSTACHE.

Je frémis à ses approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

*(Il se jette à genoux entre
Eustache & Colin, sa chan-
dele devant lui.)*

Tous trois à genoux,

Ah ! pardon, pardon, pardon.

D 4

SCENE

SCENE XXII.
LES PRECEDENS, LA BRIDE.

AIR : *La verte jeunesse.*

Qu'est-ce donc, Compere ?

Comme vous voilà !

MARCEL.

Venez me défaire
De ces Messieurs-là :
Pour faire ressource,
Ils viennent chez moi
Demander la bourse :
Je suis mort d'effroi.

* * *

LA BRIDE.

Qu'est-ce qui vous a dit que c'étoit des voleurs ? Parbleu, nous avons la berlue l'un ou l'autre : celui-ci est mon neveu à bon compte.

Claudine & Jeannette arrivent.

COLIN.

Oui, mon cher oncle.

LA BRIDE.

Quel diable ! que fais tu ici, Colin ?

MARCEL.

Colin ? Je connois ce nom-là : c'est donc vous qui êtes l'Amoureux de nos femmes ?

CO-

COLIN.

Je suis l'Amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je sommes venus ici pour avoir une recette.

COLIN.

AIR : *C'est la jeune Isabeau.*Tout plein de mon amour,
Sur le déclin du jour,

Je vins dans ce séjour

Voir Jeannette :

Je mourrois de chaud,

Je bus de cette eau.

* * *
MARCEL.

Je vois comment la chose s'est faite.

Ma foi, mon cher ami,

Vous aurez bien dormi.

Mais n'en ayez point l'ame inquiète.

Vous n'en ressentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maison : mais morgué vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LA BRIDE.

Sçavez-vous ce qu'il faut faire, Compere Marcel ?

MARCEL.

Dites.

D 5

LA

LA BRIDE.

Ces enfans-là s'aiment, voilà un pauvre garçon qui en est presque mort ; marions-les ensemble.

COLIN.

Ah ! mon oncle, vous me donnez la vie.

MARCEL.

Mais c'est vous que je voulois pour gendre.

LA BRIDE.

N'y pensons plus.

MARCEL.

Mais not' sœur, comment s'arrangera-t-elle de tout ça ?

LA BRIDE *appercevant les femmes,*

La voici qui vient avec Jeannette.

SCENE XXIII.

LES PRECEDENS, JEANNETTE,
CLAUDINE.

CLAUDINE.

AIR : *Mariez, mariez-moi, &c.*

Je viens tout mettre d'accord,
Je sçais tout. Voici ma nièce ;
Puisque Colin n'est pas mort,
Qu'il contente sa tendresse :

Ma-

Mariez, mariez, mariez-la
 A l'objet qui l'intéresse.
 Mariez, mariez. mariez-la :
 Monsieur la Bride m'aura.

LA BRIDE.

Tout de bon, Dame Claudine ?

CLAUDINE.

Oui, je vous ai vu un peu en pointe de vin,
 cela m'a donné subitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du temps, Compere, si le cœur vous
 en dit : quant à moi, je consens à tout. Viens,
 Jeannette, donne la main à ton Amoureux.

JEANNETTE.

De bon cœur ; mon contentement est inex-
 primable.

COLIN.

Je suis au comble de mes vœux.

EUSTACHE.

Ma recette ?

MARCEL.

Après la noce.

VAU.

VAUDEVILLE.

LE MARECHAL.

L'Amour se plait parmi les feux,
 Le fortune ne rend heureux,
 Que ceux qui vont d'un train rapide,
 Chez Cupidon, & chez Plutus,
 L'ardeur fait plus que les vertus,
 On perd tout quand on est timide,
 Tôt, tôt, tôt battez chaud,
 Tôt, tôt, tôt, bon, courage ;
 Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

2^{me}. Couplet , EUSTACHE.

Pour vous époux, jeunes tendrons,
 Prenez toujours de bons lurons,
 Et fuyez les amans tranquiles ;
 Galans, sçachez saisir le temps,
 Alertes sur tous les instans,
 Pour triompher des moins dociles.
 Tôt, tôt &c.

3^{me}. Couplet , COLIN.

Le mariage a ses douceurs,
 Lorsque l'Amour blesse deux cœurs
 L'Hymen sans peine les assemble ;
 Quand les époux sont bien unis,

Tout

Tout va d'accord dans le logis,
On les entend chanter ensemble.
Tôt, tôt &c.

4me. Couplet, JEANNETTE.

Quand le plaisir fuit la douleur,
On en sent mieux tout son bonheur.
Avec transport l'ame respire :
J'obtiens l'amant que je perdis,
Il sçait combien je le chéris ;
Et mon cœur ne se fait pas dire.
Tôt, tôt &c.

5me. Couplet, Mr. LA-BRIDE.

En bons cochers ne bronchez pas,
Pout les Abbés prenez le pas ;
Trottez avec la financiere ;
Réservez l'amble au Magistrat ;
Avec la Nymphé d'opera,
Au grand galop, force poussiere,
Tôt, tôt &c.

6me. Couplet, CLAUDINE.

On sçait que j'ai toujours été
Un vrai modele de bonté,
De douceur, & de patience ;
Mais si l'époux qui veut m'avoir,
N'est pas exact à son devoir,
Je m'apprête à dire d'avance.
Tôt, tôt &c.

7me.

7me. Couplet, LE MARECHAL.

Je suis un pauvre maréchal,
Et je me donne bien du mal
Pour mettre en vogue ma boutique ;
Messieurs daignez être indulgens
Pour faire voir qu'en bons chalans,
Vous m'accordez votre pratique,
Tôt, tôt &c.

